7.

Ch. Ravel
19/3 44 h. 0,05

SÉANCE PUBLIQUE

DE

LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE PARIS,

LE 9 NOVEMBRE 1809.

BIBLIOTHÈQUE

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

EXTRAIT

Du Registre des délibérations de la Faculté de Médecine de Paris.

Séance publique du 9 novembre 1809.

En présence de M. Delambre, Trésorier de l'Université Impériale, accompagné de deux Conseillers titulaires et de deux Inspecteurs généraux, l'assemblée des Professeurs, extraordinairement convoquée, tient une séance publique et solennelle pour la distribution des prix aux élèves de l'Ecole pratique, et pour l'ouverture des Cours de l'an 1810.

M. Des Genettes, secrétaire de la Faculté, a prononcé un discours, dans lequel

il a exposé la méthode d'enseignement suivie dans l'Ecole, et a rendu compte des travaux de MM. les Professeurs, ainsi que de ceux de la Société de Médecine, pendant l'année.

Après quoi la distribution des prix a été faite par M. le Trésorier de l'Université Impériale.

DISCOURS

DE

M. LE PROFESSEUR

DES GENETTES,

SECRÉTAIRE DE LA FACULTÉ.

MESSIEURS,

Dans cette séance solennelle, la Faculté, en annonçant l'ouverture de ses Écoles, et la reprise de ses exercices ordinaires, se doit à elle-même, elle doit au public, le compte de ses travaux pendant l'année qui s'est écoulée; elle choisit cette époque pour entretenir l'émulation de ses nombreux élèves, en distribuant des prix à ceux d'entre eux qui se sont le plus distingués dans les concours.

Nous nous attendions à l'honneur de voir cette assemblée présidée par M. le Grand-Maître. Retenu près

de S. M. l'Empereur par les devoirs des places éminentes qu'il remplit, il n'a pu nous donner ce nouveau témoignage de sa bienveillance. Ce que nous pouvions cependant desirer de plus agréable dans cette circonstance, nous l'obtenons, puisque S. Exc. est suppléée par M. le Trésorier de l'Université Impériale : il nous était difficile d'avoir un juge plus éclairé.

Nous devons d'abord exposer l'ordre de nos cours, ou ce qui tient à l'enseignement, et parler ensuite des travaux académiques.

Pour traiter un pareil sujet, j'ai besoin de toute l'indulgence de cet auditoire, où j'aperçois tant d'hommes consommés dans l'art de parler et d'écrire. Ce n'est point que la médecine comporte toujours une sévérité d'expression aussi austère que le sujet de ses études habituelles : *Hippocrate* a donné l'exemple de l'énergie et de la concision; *Aretée* de la richesse des descriptions; et *Celse*, pour ne citer ici que les anciens, a réuni, aux éminentes qualités de ces deux écrivains, l'élégante pureté du siècle d'*Auguste*. D'ailleurs chaque science, chaque genre des connaissances humaines, a une sorte de langue qui lui est propre, et qui en atteste presque toujours l'ancienneté, l'étendue et l'utilité. La médecine, indépendamment des éclairs dont le génie la fait quelquefois briller, doit peut-être se contenter d'aspirer à se produire avec correction et clarté. Trop heureux si je puis les réunir

aujourd'hui en remplissant la tâche qui m'est imposée.

L'usage constant de cette École, d'accord avec la raison et la marche graduelle d'une instruction méthodique, place à la tête des cours ceux d'anatomie et de physiologie. L'exposition de la structure des parties est immédiatement suivie de l'explication des lois qui les animent et constituent la vie. Ce cours, fait avec la plus grande étendue par nos collègues, MM. *Chaussier* et *Duméril*, est régulièrement suivi par un grand nombre d'élèves, dont l'élite, sous la direction d'un chef des travaux anatomiques, et de prosecteurs habiles, est exercée au sein de l'École à tous les détails de la dissection.

Le cours de chimie-médicale et de pharmacie, qui commence avec l'ouverture des Écoles, et se continue jusqu'aux vacances, est fait avec les plus grands développemens par notre collègue, M. *Deyeux*. Pendant tout ce temps les laboratoires sont dans une perpétuelle activité, soit pour les préparations et les expériences nécessaires à l'enseignement, soit pour l'analyse des remèdes nouveaux ou secrets, ou des produits variés et des dégénérations, sur la nature desquels la médecine-pratique vient consulter la chimie.

Les opérations chirurgicales sont enseignées et pratiquées par M. *Sabatier*, le Nestor de la chirurgie de l'Europe, et par M. *Lallement*, digne d'être associé à un aussi grand maître.

Les cours d'hygiène et de physique-médicale sont faits depuis plusieurs années par M. le Professeur *Hallé*, qui a reculé les bornes de ces deux branches intéressantes de la médecine. Mes fonctions de médecin en chef des armées ne m'ont pas permis de concourir à cette partie de l'enseignement dans l'École, ainsi que je l'aurais vivement desiré; mais j'ai eu au moins la consolation de diriger par écrit, de vive voix, et au lit des malades, le traitement de plusieurs épidémies désastreuses; j'ai fait et indiqué journellement l'application des préceptes de l'hygiène à de grandes masses d'hommes à peu près du même âge, soumises aux influences du même ciel, vêtues uniformément, nourries des mêmes alimens, exposées aux mêmes fatigues, aux mêmes privations, aux mêmes dangers, et mues par les mêmes passions. En répandant, en popularisant par des avis et des instructions très-simples les secours de l'hygiène, je crois avoir fort souvent prévenu le développement des maladies, et contribué de cette manière à la conservation d'un grand nombre de défenseurs de la patrie.

Les cours de botanique et de matière médicale sont faits par MM. *Richard* et *de Jussieu*, avec toute la supériorité que l'on doit attendre de deux savans consommés dans la science qu'ils professent.

Le cours de pathologie interne est confié à MM. *Pinel* et *Bourdier*. Le premier a eu pour objet, depuis plusieurs années, de répandre dans ses cours de nou-

velles lumières et un esprit d'ordre et de méthode dans l'histoire des maladies internes, et d'y introduire l'usage de l'analyse, pour apprendre à déterminer celles qui sont le plus compliquées; c'est ce qui a donné lieu à la *Nosographie philosophique*, ouvrage classique dont il a déjà paru trois éditions rapidement enlevées.

Il restait une autre partie de la médecine dont les principes fondamentaux n'étaient pas moins difficiles à développer dans des leçons publiques, en suivant une méthode sévère et fondée sur des observations multipliées; je veux parler de la thérapeutique générale ou spéciale, qui a fait naître tant d'ouvrages scolastiques pleins de notions vagues et incohérentes. M. *Pinel* a entrepris, avec un grand succès, de réformer cette partie de nos institutions. Fondé sur sa propre expérience, comparée à celle des médecins reconnus pour les plus fidèles et les meilleurs observateurs, il a écarté avec soin tout ce qui peut tenir à des théories purement hypothétiques, et il a adopté, pour parvenir à son but, une méthode analogue à celles qui sont suivies dans l'étude des autres sciences naturelles : c'est de cette manière qu'il a traité cette année, dans ses leçons publiques, la thérapeutique, spécialement appliquée aux divers ordres de fièvres. Pour y parvenir avec quelque succès, et pour partir de points fixes et bien déterminés, il s'est attaché à considérer le traitement de chaque ordre de fièvres sous trois points de

vue fondamentaux : 1.° il a rappelé, en langage aphoristique, les caractères particuliers et distinctifs de chaque ordre de fièvre, considérés dans le plus haut degré de développement de leurs symptômes, et il a déduit de ces caractères les vues générales du traitement ; 2.° Il a fallu des considérations d'un autre genre pour ne point contrarier la marche de la nature en traitant les maladies. Ce traitement doit nécessairement être varié suivant leur accroissement, leur entier développement et leur déclin, si elles peuvent être guéries, et ce qui convient dans l'un de ces temps ne peut convenir dans un autre. Ce sont ces particularités qui font distinguer la sagacité du médecin et les résultats d'une expérience éclairée, et tous ces objets ont été exposés par le professeur de pathologie interne ; 3.° Une même maladie est susceptible de divers degrés d'intensité et de plusieurs variétés notables qui tiennent à l'énergie plus ou moins grande de la cause existante, à l'âge, à la constitution individuelle, à la saison de l'année. Ces variétés peuvent donner lieu à diverses modifications dans le traitement, et demandent des soins particuliers. Ce sont là les bases fondamentales de la nouvelle thérapeutique que M. le Professeur *Pinel* se propose d'étendre successivement aux diverses classes de maladies, dans ses leçons publiques des années suivantes, pour établir des rapports directs de communication entre la nosographie et la matière médicale. Notre collègue est sur le point de publier la deuxième édition de son traité

de l'Aliénation mentale, qui a reçu du public reconnaissant un accueil si flatteur.

La pathologie externe a pour Professeurs MM. *Percy* et *Richerand*. Le premier, retenu constamment depuis le commencement de la guerre dans nos armées, où il a acquis une si juste et une si grande réputation, a joint les exemples aux préceptes, et donné, dans les circonstances les plus brillantes et les plus périlleuses, des leçons pratiques sur les champs ensanglantés de la victoire. C'est à lui que sont dues plus spécialement la précision, la promptitude et la sûreté avec lesquelles les secours sont portés aux combattans dans tous les mouvemens, sous le feu de l'ennemi, et même au milieu du carnage. C'est à lui surtout que sont dûs les succès et la grande considération dont jouit notre chirurgie militaire, et, parmi nos troupes, qu'elle rassure et encourage dans la chance des combats, et parmi les étrangers eux-mêmes, et les nations rivales, qui en avouent sincèrement la supériorité. M. *Richerand* concourt, non-seulement à l'enseignement, par ses leçons publiques, mais il contribue à répandre, par ses écrits, une doctrine dont le renouvellement était devenu nécessaire par une suite du progrès de nos sciences. Le public lui doit une nosographie chirurgicale extrêmement méthodique, étendue, et qui est déjà à la seconde édition. Le même collègue est sur le point de publier la quatrième édition de sa physiologie, ouvrage dont la réputation est également faite.

Les accouchemens sont enseignés par MM. *Alphonse Leroy* et *Baudelocque*. Le premier enseigne la théorie dans nos Écoles, et le second est spécialement chargé des cours destinés aux sages-femmes. M. *Leroy* ne se borne point à l'enseignement et à la pratique des accouchemens. Nous lui devons récemment des tentatives pour remplacer le quinquina, aujourd'hui si rare, et pourtant si souvent prodigué. M. *Leroy* a réuni à peu de frais, dans le médicament qu'il se propose de substituer au quinquina, l'odeur, la saveur, plusieurs des principes chimiques, et il se flatte enfin d'avoir réussi à produire plusieurs des effets de cette précieuse écorce. Ce médicament a déjà été le sujet de quelques expériences, et notre collègue doit desirer, comme nous, qu'il soit encore soumis à de nouvelles, pour recevoir du temps et de l'observation répétée la seule sanction qu'un médecin puisse considérer comme le sceau des découvertes et de la vérité.

Dans cet établissement fondé par l'ardente philantropie de *Vincent-de-Paul*, et perfectionné par une administration aussi habile que vigilante, M. *Baudelocque* forme pour toutes les parties de la France, dans l'art des accouchemens, des femmes qui doivent propager à leur tour les connaissances exactes et précieuses qu'elles reçoivent. Sans doute la nature n'a pas voulu, et elle n'avait pas fait que l'accouchement fût une opération difficile et entourée de dangers : mais soit que le luxe, la mollesse et la détérioration de notre

espèce, sous quelques rapports physiques, aient changé l'ordre des choses, ou que les préjugés et un faux savoir, plus pernicieux cent fois que l'ignorance absolue, l'ordonnent ainsi, il est devenu nécessaire de poser les vrais principes de cet art qui veille si puissamment à la conservation des hommes au moment de leur naissance. Si, comme nous le devons, nous évaluons les choses par leur degré d'utilité, quelle estime ne devons-nous pas porter aux travaux modestes, mais si fructueux, d'un collègue que la confiance des têtes les plus illustres n'a jamais détourné un instant des devoirs assidus et fatigans que lui imposent le touchant ministère et l'enseignement dont il s'est chargé !

La médecine légale est enseignée par M. le Professeur *Sue*, à qui, sous plusieurs autres rapports, la Faculté a tant d'obligations, qu'elle acquitte par l'estime la mieux sentie, et par une reconnaissance dont je suis flatté de pouvoir être publiquement l'organe. C'est à ce laborieux Professeur que nous devons l'état de richesse et de splendeur où se trouve notre bibliothèque. Il ne la perd point encore de vue, quoiqu'il ait résigné, dans de dignes mains, les fonctions de bibliothécaire ; il continue à l'enrichir souvent de ses libéralités et du trésor précieux de livres qu'il a rassemblés pour lui avec tant de dépenses, de patience et de savoir. Exercé depuis longues années dans la partie de la médecine qu'il est maintenant chargé d'enseigner, M. *Sue* continue les leçons que firent entendre dans cette enceinte

les *Louis*, les *Mahon*, les *Leclerc*, qui relevèrent si bien l'importance de la médecine légale, en montrant ses rapports multipliés avec l'ordre de nos sociétés et la sûreté des citoyens.

Tels sont les principaux cours dont se compose notre enseignement, et qui renferment les connaissances indispensables pour être initié dans la pratique de l'art de guérir, ou de soulager nos maux, le dernier et l'unique but de nos études et de nos travaux.

Nos Écoles cliniques ouvrent une carrière nouvelle, offrent des moyens d'étude, d'application et de perfectionnement dûs à des institutions récentes, du sein desquelles il est déjà sorti et doit sortir encore des hommes plus vîte formés, mieux instruits que dans les temps qui nous ont précédés; des hommes faits pour obtenir dans l'exercice de la médecine tous les succès qu'on peut en attendre, appelés par une instruction qui, pour être précoce, n'en a pas moins de maturité à transmettre à leur tour les leçons de l'expérience qu'ils auront puisées au milieu de nous, et destinés sans doute, suivant l'ordre naturel et progressif de l'esprit humain, à reculer les bornes du plus difficile des arts.

L'hospice de la Charité, notre principale Ecole de clinique interne, est devenue, dans ces derniers temps, la source la plus féconde d'instruction. M. *Corvisart* qui, le premier, a illustré cet enseignement, était dans l'habitude de faire recueillir, par ses élèves, les

observations cliniques les plus importantes. M. *Leroux*, alors adjoint, et depuis titulaire de cette même chaire de clinique, réunit ensuite un assez grand nombre d'élèves les plus distingués par leur instruction et par leur zèle, et il les chargea de recueillir des observations, les exerça sur toutes les parties de la pratique, si étendue de la médecine, et mit à les diriger les plus grands soins.

Lors de l'inauguration des nouvelles salles cliniques de l'hospice, qui eut lieu le 30 juillet 1806, M. le Professeur *Leroux* prononça un discours étendu vraiment médical, digne de la solennité à laquelle il était consacré, et dans lequel il exposa l'histoire de cette belle et intéressante institution. Il rappela les services rendus encore dans cette circonstance importante par MM. de *Fourcroy* et *Thouret*; il fit voir M. *Corvisart* voulant mettre la dernière main à un établissement dont il est le fondateur, et le conduisant en effet au but desiré. Tous les travaux de la clinique, les devoirs du Professeur, le caractère du vrai médecin, les fonctions des élèves, tout fut tracé avec des détails que je ne puis rappeler ici, mais qui firent sur l'auditoire, le plus capable de juger de pareils objets, une impression que rien n'effacera de notre souvenir. La société médicale d'instruction profita de cette occasion pour présenter à l'Ecole assemblée un grand nombre de travaux. Un second rapport de M. le Professeur *Leroux*, présenté à l'Ecole le 14 août 1806, offrit le résumé des

travaux, et le mouvement de la clinique pour le premier semestre de la même année.

Quoique ces travaux aient été poursuivis avec la même ardeur, il n'y eut point de compte rendu en 1807.

Depuis le 1.er septembre 1807, jusqu'à ce jour, un ordre de distribution qui va toujours en se perfectionnant, a permis de cumuler et de mieux disposer de nouvelles richesses. Les observations les plus fidèles et les mieux rédigées se portent maintenant au nombre de plus de deux mille.

M. le Professeur *Leroux* a déjà rempli une partie de ses engagemens; il s'acquittera du reste en publiant ces précieux trésors d'observation dans l'ordre et avec la méthode dont il nous a tracé le tableau.

On ne peut se dispenser de le répéter ici, par cette institution qui n'existait malheureusement point pour nous lors de nos premières études, et qui doit, en abrégeant les vôtres, jeunes gens qui m'écoutez, vous épargner tant de peines et d'erreurs, nos cliniques, en ajoutant chez l'étranger à l'honneur du nom français, ont répandu dans nos départemens les plus éloignés, au sein de nos campagnes, et au milieu de nos armées, de jeunes praticiens qui, en reversant sur nos concitoyens les fruits de leurs excellentes études, réalisent les espérances que devait faire naître une instruction aussi solide et aussi pure. Nous croyons que la récompense la plus flatteuse des travaux de MM. *Corvisart* et

Leroux, est dans les succès de leurs élèves, dans le bien qu'ils font, et dans celui auquel ils concourent. Rien ne reste en effet des hommes que le souvenir du bien qu'ils ont fait ou desiré de faire à leurs semblables. Toutes les gloires s'éclipsent et se perdent dans la nuit du temps : celle d'avoir bien mérité de l'humanité est la seule durable.

M. *Corvisart* a voulu consacrer par un monument son amour paternel pour la Société d'Instruction médicale, et il a confié au burin de *Dupré* le soin d'exécuter une médaille d'or qui, par son objet, le choix du sujet, et le talent de l'artiste, marquera dans la série de celles qui vont retracer les fastes du siècle immortel de NAPOLÉON.

Couvertes d'un voile moins ténébreux, plus simples dans leur objet, plus sûres dans leurs moyens, nos cliniques chirurgicales ont également le plus grand succès sous la direction de nos collègues *Pelletan*, *Boyer* et *Dubois*. La reconnaissance que je dois au premier, et l'amitié qui m'unit à tous trois, m'interdit des éloges au-dessus desquels ils sont d'ailleurs placés.

Notre Ecole de perfectionnement, et des cas rares, offre aussi aux élèves qui ont déjà beaucoup d'instruction une ample matière d'observations.

L'un des Professeurs de cette branche de notre enseignement, notre collègue M. *Petit-Radel*, a offert à la Faculté, ce qu'elle a accepté avec reconnaissance, de faire un cours complet des maladies siphilitiques, au-

jourd'hui si répandues, et malheureusement livrées presque partout à l'empirisme le plus audacieux et le plus aveugle. Une grande et longue expérience recueillie en Europe, et dans des voyages faits dans les diverses autres parties du globe, des écrits spéciaux, et d'autres publiés dans l'Encyclopédie méthodique, étaient un sûr garant des nouvelles lumières que devait répandre notre collègue sur l'histoire et le traitement de cette maladie. En effet, après des notions générales qui ont servi d'introduction à ce cours, M. *Petit-Radel* a traité de la siphilis locale, ensuite de son transport et de son siége sur divers organes. Les symptômes consécutifs ont été développés avec l'étendue et suivant l'ordre que leur nature exige. Ce Professeur a suivi la siphilis sur la surface de la peau, sur les tissus blancs, sur les viscères et les organes principaux; d'où il est résulté un développement de faits relativement aux organes des sens, au cerveau, aux poumons, aux intestins, et enfin aux os, traité avec beaucoup d'étendue. M. *Petit-Radel* a ensuite considéré la siphilis sur toute l'habitude du corps; il a exposé les principes sur lesquels reposent le diagnostic et le prognostic de cette fâcheuse maladie. Les méthodes de traitement ont été discutées, et le Professeur a fait connaître celles qui méritaient le plus de confiance. Il a cru devoir parler de la siphilis chez les femmes grosses et les nouveau-nés; enfin il a terminé sa tâche par des considérations sur la siphilis compliquée de maladies qui peuvent contrarier les in-

dications curatives que demande ce genre d'affections. Le temps qu'il a fallu employer pour rédiger tous les matériaux de ce cours en un corps de doctrine n'a pas permis au Professeur d'organiser, ainsi qu'il l'aurait desiré, la partie pratique de son enseignement, et c'est ce dont il s'occupe maintenant. Il se propose de disposer l'une des salles de la clinique de perfectionnement pour y recevoir des vénériens exposés aux yeux des élèves, et réunir aux leçons de la théorie celles de la pratique.

On a rappelé, dans une solennité semblable à celle-ci, et dans plusieurs autres circonstances, les services que M. *Petit-Radel* a rendus à l'instruction par différens écrits.

Après avoir terminé ce qui est proprement relatif à l'enseignement, nous allons parler des travaux de la Société académique formée dans le sein même de la Faculté, et nous trouverons des ouvrages publiés, des observations, des expériences et des mémoires communiqués; enfin des services rendus par les membres de la Société dans des épidémies.

M. *Alibert*, membre de la Société, continue la publication de son grand et bel ouvrage sur les maladies de la peau. Dans la dernière de ses livraisons, qui est la sixième, il a spécialement traité des éphélides. Les auteurs ont jusqu'ici décrit d'une manière incomplète ce genre d'altération cutanée. Il y a surtout un article qui peut être regardé comme neuf : c'est celui de la

cancroïde, maladie qui, en simulant le cancer, en diffère pourtant essentiellement pour un observateur attentif. M. *Richerand*, qui a eu occasion de voir cette maladie à l'hôpital Saint-Louis, en a fait aussi mention dans ses écrits.

M. *Alibert* a donné une seconde édition de ses Nouveaux Elémens de thérapeutique et de matière médicale, dans lesquels il s'est attaché à développer ce qu'il avait précédemment annoncé sur la théorie du système nerveux dans ses rapports avec la thérapeutique. Il a cru devoir terminer ce travail par un exposé très-succinct des eaux minérales.

Le public doit encore à M. *Alibert* une quatrième édition de son Traité sur les fièvres pernicieuses, dans laquelle il a ajouté plusieurs faits relatifs à ces mêmes maladies régnant épidémiquement, et il a fait des efforts couronnés par le succès, pour compléter l'histoire médicinale du quinquina.

Enfin cet auteur a publié une cinquième édition du système physique et moral de la femme et de l'homme, et d'un fragment sur la sensibilité, par *Roussel*. M. *Alibert* a placé à la tête de cette nouvelle édition, comme dans les précédentes, un éloge historique de l'auteur, et il y a ajouté, 1.° une notice sur M.^{de} *Helvétius*; 2.° une note sur les sympathies; 3.° des doutes historiques sur *Sapho*, pièces qui n'avaient point encore été réunies.

M. *Philibert-Joseph Roux*, membre de la Société, a

publié, dans le cours de cette année, des mélanges de chirurgie et de physiologie.

Ces mémoires sont extraits en partie de la seconde édition, maintenant épuisée, du Traité des maladies des voies urinaires, de *Desault*, à laquelle M. *Roux* les avait ajoutés en forme de supplément, après la mort de *Bichat* : quelques autres ont aussi déjà paru dans des ouvrages périodiques de médecine ; enfin, plusieurs voient le jour pour la première fois. Ils sont rangés sous deux divisions, suivant qu'ils ont rapport à la chirurgie, ou qu'ils appartiennent à la physiologie.

La première comprend d'abord quatre fragmens de nosographie chirurgicale ; l'un sur les plaies ou les blessures en général ; un autre sur les fractures ; un troisième sur les luxations ; le dernier, enfin, sur les hernies. Aux fragmens de nosographie succèdent plusieurs mémoires de pathologie chirurgicale : deux de ces mémoires, celui sur les phénomènes de continuité de l'inflammation, et celui sur les avantages de l'adhérence des poumons aux parois de la poitrine, dans les plaies pénétrantes de cette cavité, publiés il y a déjà dix-huit mois ou deux ans, reparaissent avec peu de changemens. Il n'en est pas de même des trois autres : ils ne pouvaient être placés dans cet ouvrage tels qu'ils sont à la fin du Traité des maladies des voies urinaires, cité ci-dessus. L'auteur a retranché des choses superflues et fait des additions ; il a surtout donné beaucoup d'extension au mémoire qui renferme des vues géné-

rales sur le cancer. On verra avec plaisir, dans ce recueil, le mémoire relatif à la pression abdominale appliquée au diagnostic de quelques affections de la poitrine essentiellement chirurgicales : par exemple, à celui des épanchemens sanguins qui peuvent survenir aux plaies pénétrantes de cette cavité. La pression abdominale peut également éclairer dans la pleurésie, la péripneumonie et les épanchemens séreux et purulens de la poitrine.

Les mémoires dont nous venons de parler sont suivis de l'histoire de trois opérations chirurgicales. La première, sur l'amputation d'une tumeur très-volumineuse des bourses ; la seconde, sur un cas de résection de la tête de l'humérus affectée de carie ; la troisième est relative à un anévrisme de l'artère poplitée, faite avec succès par la méthode ordinaire. Chacune de ces observations est accompagnée de réflexions générales sur la maladie et l'opération qui en sont le sujet, et elles ajoutent à l'intérêt des observations elles-mêmes.

Deux mémoires seulement composent la partie physiologique de ces mélanges. Le premier offre un coup-d'œil général sur les secrétions. C'est le sujet de la thèse inaugurale que présenta et soutint avec éclat M. *Roux* en l'an XI, pour son dernier acte probatoire. Le second mémoire a pour objet la sympathie considérée sous les rapports physiologiques.

M. *Nysten*, membre de la Société, a donné une nouvelle édition du Traité de matière médicale de M. *Schwil-*

gué. Il y avait à peine deux ans que ce Traité avait paru pour la première fois, et déjà la réimpression en était devenue nécessaire, lorsqu'une maladie rapide et imprévue vint enlever son estimable auteur au milieu de ses travaux.

M. *Nysten* a amélioré l'ouvrage dont il est question. En respectant l'ordre établi par M. *Schwilgué*, il a fait d'utiles changemens et quelques additions dont nous allons rendre compte.

Dans la première partie, qui expose les caractères distinctifs des médicamens, il a fait une classe particulière pour les hydro-sulfures que M. *Schwilgué* avait placés dans les substances salines ; et il a rangé dans cette classe le gaz hydrogène sulfuré, qui avait été placé dans les acides. Dans la classe des eaux minérales, M. *Nysten* a supprimé, comme inexacte, la division que l'auteur avait faite des eaux sulfureuses en hydro-sulfurées et en sulfuro-hydrogénées, parce qu'il n'existe pas d'eau minérale naturelle qui dégage l'hydrogène sulfuré par les acides sans précipiter le soufre, caractère que devraient avoir les eaux hydro-sulfurées. La gomme adragant avait été placée parmi les fécules amilacées; elle a été rangée parmi les substances muqueuses, parce que c'est une gomme. Enfin on a fait disparaître dans le texte quelques erreurs de chimie échappées à l'auteur, et qu'il aurait sans doute fait disparaître lui-même, s'il avait pu surveiller cette nouvelle édition.

Dans la seconde partie, que M. *Schwilgué* a appelée *Pharmacopée clinique*, M. *Nysten* n'a pas touché au fonds du texte; mais il a ajouté des notes, soit pour faire connaître des applications nouvelles de quelques médicamens, soit pour rectifier des opinions qui lui ont paru hasardées.

Il a rejeté, avec raison, un grand nombre de mots nouveaux que contenait la première édition, et que l'auteur avait lui-même l'intention de supprimer. Les noms des plantes qui avaient été francisés ont été remplacés par leur nom vulgaire. On doit savoir gré à M. *Nysten* de ces changemens, qui ont pour but de repousser un jargon barbare qui voudrait s'introduire, et de reporter dans une science susceptible de s'exprimer avec une élégante pureté la langue dans laquelle écrivit *Maquer*, qui fut celle de *Lavoisier*, et dont se sert *Fourcroy*.

M. *Husson*, secrétaire de la Société centrale pour l'extinction de la petite-vérole par la propagation de la vaccine, a publié, sur les vaccinations pratiquées en France en 1806 et en 1807, un rapport qui fait connaître, avec les détails les plus exacts et les plus étendus, les progrès de cette méthode conservatrice. S. M. l'Empereur, par un décret du 16 mars 1809, a assigné 100,000 fr. par an pour la propagation de la vaccine.

M. *Marc-Antoine Petit*, de Lyon, notre correspondant, et mon honoré condisciple, vient de laisser

couler de sa plume un Poème intitulé, *Onan* ou *le Tombeau du Mont - Cindre*, présenté à l'Académie des jeux floraux de Toulouse. L'épigraphe suivante, adoptée par l'auteur, explique suffisamment son but et ses vœux. « Je tente, a-t-il dit, d'arracher les mœurs de la jeunesse au danger d'un naufrage qui devient plus grand chaque jour. Qu'une seule victime soit sauvée, et j'aurai le prix de mon travail ! Mais si cet heureux triomphe m'était annoncé par vos suffrages, je resterais alors persuadé que, pour récompenser ses amis, l'humanité s'entend avec la gloire ».

M. *Nysten*, dont nous avons déjà parlé, a entrepris un travail intéressant relativement aux effets que produisent sur l'économie animale les différens gaz introduits dans le système circulatoire des animaux vivans. Des physiologistes célèbres avaient assuré qu'une quantité quelconque d'air, même la plus petite, injectée dans les vaisseaux sanguins d'un animal vivant, déterminait une mort prompte. M. *Nysten*, en faisant en 1804 des recherches sur la contractilité musculaire, reconnut que cette assertion était erronée. Il se proposa dès-lors de varier ses expériences, en injectant dans les vaisseaux sanguins des animaux vivans des quantités déterminées de gaz connu, et d'observer les effets de ces injections. M. *Nysten* a fait connaître, dans deux mémoires qu'il a présentés à l'Institut, les résultats qu'il a obtenus. Il croit avoir prouvé, 1.° que la plupart des gaz injectés dans les veines ne déter-

minent promptement la mort qu'en distendant les parois du cœur au point d'empêcher la force de contractilité de réagir sur le sang qu'il contient ; 2.° que plusieurs gaz injectés dans le système circulatoire apportaient des modifications dans les phénomènes chimiques de la respiration, dans la secrétion muqueuse des bronches et dans les forces musculaires ; 3.° enfin qu'aucun n'était délétère en très-petite quantité. M. *Nysten* fera connaître avec plus de détails les résultats de ses recherches dans un ouvrage qu'il se propose de publier incessamment.

La Société a entendu la lecture de plusieurs mémoires intéressans. Nous nous contenterons d'indiquer ici les principaux ; d'ailleurs ils ont tous été annoncés avec beaucoup d'exactitude, dans leur ordre de date, et avec plus ou moins d'étendue dans le Bulletin de la Faculté.

M. *Loiseleur-Deslonghamps* a communiqué des *Observations sur l'extrait du pavot cultivé, comme pouvant remplacer l'opium du commerce.*

M. *Legallois* a lu un mémoire sur le temps pendant lequel les jeunes animaux peuvent être sans danger privés de la respiration, soit à l'époque de l'*accouchement*, quand ils n'ont point encore respiré, soit à différens âges après leur naissance ; et il a fait quelques expériences sur des animaux vivans pour prouver que la lésion de la moelle épinière auprès et au-dessous de

l'occiput détruit la vie à des époques très-différentes, suivant l'âge de l'animal.

M. *Legallois* a présenté depuis à la Société un second mémoire sous le titre de *Recherches expérimentales sur le principe du mouvement et du sentiment, et sur son siége dans les mammifères et les reptiles.* Ce nouveau travail est une suite du précédent. Enfin M. *Legallois* a encore adressé à la Société une *note sur le principe des mouvemens du cœur et sur le lieu où il réside.*

M. *Chaumeton*, médecin ordinaire des camps et armées, a adressé à la Société des recherches et des observations sur la plique polonaise.

M. *Duval* est venu nous lire un mémoire sur la structure des dents des ruminans.

Passons à des services importans rendus par des membres de la Société.

L'entrée en France des prisonniers de guerre Espagnols a été marquée par le développement d'une fièvre qui a exercé des ravages assez considérables dans plusieurs de nos départemens, notamment dans celui des Landes, de la Dordogne, de la Creuse, de la Haute-Vienne, et de quelques autres. Dans le courant de février dernier, sur le rapport d'une commission nommée par la Faculté, S. Exc. le Ministre de l'Intérieur désigna MM. *Geoffroy* et *Nysten*, membre de la Société, pour aller reconnaître la maladie et prendre, de concert avec les autorités administratives locales, les moyens d'y apporter le plus prompt remède. On a

connu les résultats de cette mission ; ils ont été rendus publics par le bulletin de la Faculté. Apeine était-il de retour de nos départemens du Sud-Ouest, que M. *Nysten* fut choisi et nommé de la même manière, pendant le mois de mai dernier, pour arrêter les progrès d'une épidémie qui s'était développée dans l'arrondissement de Joigny, département de l'Yonne. La nature de cette maladie, qui était très-aiguë, avait été méconnue ; elle affectait spécialement les cultivateurs, qui sont presque tous vignerons. Sur environ trois cents malades, cent quatre-vingt-six avaient succombé : de ce nombre il y en avait eu vingt-quatre dans un seul hameau de trois cent-trente habitans, et qui n'avait compté que vingt-six malades. M. *Nysten* détermina par l'observation, et confirma par des ouvertures de cadavres, le caractère essentiellement inflammatoire de cette maladie, qui avait son siége dans la membrane muqueuse des voies aériennes, dans le tissu des poumons, dans la plèvre et le péricarde ; souvent plusieurs de ces organes étaient attaqués en même temps. M. *Nysten* traita lui-même un grand nombre de malades, dont la plupart guérirent par les moyens que l'art oppose aux inflammations, et particulièrement par les saignées, sur lesquelles, avant son arrivée, on avait été beaucoup trop réservé.

M. Le Conseiller d'Etat Préfet de police, ayant été instruit que quelques animaux étaient morts au village de Rosny, à la suite d'une maladie qu'on croyait être la

rage, invita M. *Huzard*, membre de notre Société, à s'y transporter pour prendre tous les renseignemens propres à constater la nature de la maladie, et ordonner le traitement, s'il y avait lieu. Il résulte de tous les détails rassemblés avec beaucoup d'exactitude et de soins par M. *Huzard*, de concert avec M. le Maire de la commune, que rien n'établit d'une manière positive que cette maladie fût la rage, et tous les symptômes qu'ont présentés les animaux peuvent également être regardés comme ceux d'une angine ou esquinancie inflammatoire.

Toutes les personnes qui avaient touché les animaux malades, qui avaient mangé de la viande de la première vache, et surtout une femme qui avait été accidentellement mordue, étaient dans une inquiétude extrême, et telle qu'on peut se la figurer d'après l'idée qu'inspire une maladie aussi terrible que la rage; elles furent tranquillisées par l'assurance que leur donna M. *Huzard* que ce n'était point cette maladie; et depuis ce temps (six mois) il n'y a eu aucun accident, soit sur les propriétaires, soit sur les bestiaux du troupeau commun de Rosny.

C'est à côté des sentimens de reconnaissance qu'inspirent les services de la Médecine vétérinaire qu'il convient de placer et d'exprimer nos regrets sur la perte récente de l'un de nos correspondans qui cultiva et enseigna cette science si intimement liée à la prospérité de l'agriculture, et en recula les bornes.

M. *Hénon* (Jacques-Marie) Doyen des Professeurs de l'École impériale vétérinaire de Lyon, naquit à Surges en Picardie (département du Pas-de-Calais) le 17 janvier 1749.

Envoyé en 1768 à l'École d'Alfort, il y apporta plus de dispositions naturelles que de connaissances; mais bientôt ses progrès rapides furent remarqués par le célèbre *Bourgelat*, qui confia son éducation particulière à M. *Fragonard*, et en 1774 l'élève fut en état de remplacer cet habile anatomiste. Après six ans de professorat à Alfort, M. *Hénon* fut envoyé à l'École vétérinaire de Lyon, de concert avec M. *Bredin*, qui en fut directeur ; et ils rendirent à cet établissement l'éclat que des circonstances fâcheuses lui avaient fait perdre, et ils le portèrent à un point de perfection généralement reconnu. M. *Hénon* avait des connaissances exactes et très-étendues en anatomie, et il possédait surtout, au degré le plus éminent, le talent de la démonstration. Il avait aussi beaucoup de goût pour la botanique. La chirurgie vétérinaire lui est redevable de plusieurs procédés opératoires nouveaux et de plusieurs instrumens qu'il a inventés ou perfectionnés. M. *Hénon* fut encore, sous tous les rapports publics et privés, un excellent homme. Il est mort singulièrement regretté, le 27 mai de cette année, après plus d'une année de souffrances inexprimables causées par un squirre au pylore, suite de coups de pieds de chevaux qu'il avait reçus dans ses fonctions.

Nous serions trop longs si nous voulions seulement indiquer les différens rapports de la Faculté avec S. Exc. le Ministre de l'Intérieur et M. le Conseiller d'État Préfet de police, sur une foule d'objets de salubrité de la plus grande importance.

Avant cependant de terminer ce discours, nous ne pouvons nous dispenser de nous féliciter sur la renaissance d'une institution antique, respectable par ses services, portée au plus haut degré de perfection, embrassant aujourd'hui l'ensemble de l'instruction publique de ce vaste Empire, et aussi supérieure dans son renouvellement au siècle qui l'a vit naître, que celui de NAPOLÉON-LE-GRAND est au-dessus de celui de CHARLEMAGNE. La Faculté s'honore d'appartenir à l'Université Impériale, et celle-ci ne peut voir sans intérêt un corps qui réunit l'ancienne Faculté de Médecine, l'Académie royale de Chirurgie et la Société royale de Médecine..... Oui, quand on voudrait l'oublier ou le passer sous silence, tout retrace ici notre honorable histoire ! Si nos regards se promènent dans cette enceinte, ils y voient, consacrés par la reconnaissance publique, le buste de *la Peyronie*, fondateur de l'Académie royale de Chirurgie dont il fut aussi l'un des ornemens, et celui de *la Martinière*, héritier de son dévouement pour la chirurgie, qui tous deux élevèrent ce beau monument et firent doter les Professeurs avec munificence. Que leur éloge se renouvelle dans toutes nos solennités ; et, puisqu'ils ont si bien mérité de la

patrie et de l'humanité toute entière, qu'il se perpétue dans tous les siècles ! Si nous parcourons les autres parties de ce somptueux édifice, nous voyons nos lambris récemment décorés d'une longue suite des fidèles images de nos plus illustres prédécesseurs. S'il faut suivre l'ordre des temps, nous rencontrons d'abord *Jean Pitard* chirurgien de Louis IX, de *Philippe-Le-Hardi* et de *Philippe-le-Bel*, qui jeta les premiers fondemens de la corporation des chirurgiens, et prépara ainsi leur illustration ; ensuite *Gui-de-Chauliac*, qui, élevé à la vérité dans l'École de Montpellier, n'en appartient pas moins à la France entière ; *Fernel* premier médecin de *Henri* II, le restaurateur de la médecine au XVI.^e^ siècle, et le plus élégant de nos écrivains latins depuis la renaissance des lettres ; *Ambroise Paré*, le créateur de la bonne chirurgie en France ; *Simon Piètre* ; *Baillou*, réformateur des études, docte et digne interprète des anciens, qui préféra la confiance du public et l'indépendance au séjour des cours ; *Jean Riolan*, fils d'un père célèbre, anatomiste et médecin distingué ; *Gui-Patin*, remarquable par son érudition piquante, et plus fameux encore par un esprit satirique qui l'entraîna dans trop d'exagérations ; *Mery*, anatomiste et chirurgien habile ; *Pérault*, zoologiste, médecin, l'architecte de cette imposante colonade du Louvre, qui, restaurée, brille à nos yeux de l'éclat de la jeunesse ; enfin le pieux *Hamond*, qui cacha, comme *Paschal* et *Nicole*, dans la solitude de Port-Royal, tant de talens

et de vertus. Plus rapprochés de notre temps, se voient ici les *Morand*, *Maréchal*, *Jean-Louis Petit*, l'honneur de la chirurgie française; *Quesnay*; *Ledran*; *Winslow*, qui, sans faire de découvertes, s'est immortalisé par la fidélité de ses descriptions anatomiques; *Astruc*, le plus érudit de nos écrivains; *Hunauld* et *Ferrein*, dignes émules; *Falconet*, si libéral de ses richesses littéraires; le brillant *Le Cat* et le modeste frère *Côme*; enfin *Louis* et *Antoine-Petit*, dont la mémoire est encore récente. Nos yeux aperçoivent aussi ces objets de nos regrets, nos propres collègues, nos *Desault*, nos *Doublet*, nos *Bichat* et notre *Lassus*, que le pinceau de *Gérard*, rival de *Vandyk*, rend encore en quelque sorte présent parmi nous. Des étrangers ont envié pour d'illustres parens l'honneur d'être adoptés au milieu de cette grande famille médicale; c'est ainsi que nous avons reçu, et que nous avons placé dans notre École, le buste de *Haller*, le savant le plus universel et le plus laborieux du dernier siècle; celui du célèbre praticien *Tronchin*, et celui de *Camper*, qui a honoré la Hollande, sa patrie, après ses *Ruish*, ses *Raw* et ses *Albinus*. Voici tout à la fois notre gloire, nos modèles, et les constans objets de notre émulation.

Elèves chéris, distingués parmi vos condisciples, et dont les premiers efforts vont recevoir des mains de M. le Trésorier de l'Université Impériale un encouragement si solennel et si flatteur, je ne veux pas retarder plus long-temps votre triomphe.

ÉCOLE PRATIQUE.

1809.

Prix décernés dans la Séance publique du 9 Novembre, ainsi qu'il suit:

I.re SECTION.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

PRIX. M. *Testaud-Marchain* (*Jean-Baptiste-Philippe*), né le 1.er avril 1785 à Châtillon, département de l'Indre.

1.er ACCESSIT. M. *Conilh* (*Pierre*).

2.e ACCESSIT. M. *Serain* (*Louis-Augustin*).

CHIMIE.

PRIX PARTAGÉ ENTRE

M. *Testaud-Marchain*, déjà nommé,

Et M. *Serain* (*Louis-Augustin*), né le 14 décembre 1793, à Tours, département d'Indre et Loire.

ACCESSIT. M. *Emery* (*Edouard-Félix*).

CLINIQUE INTERNE.

PRIX. M. *Testaud--Marchain*, déjà nommé.

ACCESSIT. M. *Serain*, déjà nommé.

CLINIQUE EXTERNE.

PRIX PARTAGÉ ENTRE

M. *Testaud-Marchain*, déjà nommé,
Et M. *Serain*, déjà nommé.

ACCESSIT. M. *Conilh*, déjà nommé.

II.e SECTION.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

PRIX. M. *Desavinières* (*François-Simon*), né le 18 mars 1787, à Lyon, département du Rhône.

ACCESSIT. M. *Bunel* (*Jean-Baptiste-Henri*).

PHYSIQUE ET CHIMIE MÉDICALES.

PRIX. M. *Bunel* (*Jean-Baptiste-Henri*), né à Montreuil-Largile, département de l'Eure.

ACCESSIT. M. *Desavinières*, déjà nommé.

III.e SECTION.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

PRIX PARTAGÉ ENTRE

M. *Béclard* (*Pierre-Auguste*), né le 12 octobre 1785, à Angers, département de Maine-et-Loire,

Et M. *Pointe* (*Jacques-Pierre*), né le 1.er septembre 1787, à Lyon, département du Rhône.

ACCESSIT. *Descrambes-Bertrand.*

HISTOIRE-NATURELLE MÉDICALE, CHIMIE ET PHYSIQUE.

PRIX. M. *Béclard*, déjà nommé.

ACCESSIT. M. *Descrambes.*